

Histoire de Bonne Maman

Depuis quelques jours Jacqueline m'avait prévenue « pour votre fête, maman, on a eu une bonne idée mais c'est un cadeau piège ». Cela ne m'avait pas troublée beaucoup : avais-je le temps au milieu des 16 personnes qui emplissaient la maison ?

Quelques jours plus tard c'est Christophe qui précisait « cela s'appellera « Histoires de Bonne Maman ». C'est tout au moins ce que j'avais compris, pensant que l'on m'offrait une mine d'histoires à raconter puisque les histoires sont, dans l'esprit de nos petits-enfants, ma spécialité.

Mais en ouvrant ce gros cahier tout nu j'ai réalisé que ce qui était attendu c'était bel et bien une histoire de Bonne Maman. Pour bien me faire entrer dans la tête l'idée qui avait germé au cœur de mes enfants qui m'offraient ce cahier, Alain qui me voyait regarder le gruyère me dit « vous, vous pensez à votre père », ce qui était vrai et j'expliquais aux autres convives que, dans son discours politique, mon père déclarait « vous payez, dans le gruyère, les trous plus cher que le fromage, les trous représentant les taxes, les agios, les impôts etc... » Et Jacqueline d'appuyer « vous voyez bien, quand vous ne serez plus là, qui pourra raconter tout ça et les petits enfants seront coupés de leurs racines ». C'est donc bien une « Histoire de Bonne Maman » que l'on attendait de moi mais, m'a chuchoté Sophie qui était ma voisine de table ce jour là « Tu écriras comme tu racontes ».

Ce qu'on espère c'est donc une

Histoire de Bonne Maman
en forme d'« histoires de Bonne Maman »

C'est long une histoire de Bonne Maman... long comme une vie de bonne maman. « Si vous n'écrivez rien sur ce cahier nous serons vraiment peinés » a dit Jacqueline pour me décider. Je ne sais si j'irai plus loin aussi je veux dire l'essentiel : mon immense tendresse, une tendresse inconditionnelle pour chacun de vous, mes enfants et petits-enfants (sans oublier la 4ème génération, Karen) et pour celui qui est à votre origine. Ayant dit cela, j'aurai tout dit...

Donc, l'essentiel étant dit, ma tendance naturelle au moindre effort arrêterait volontiers là les frais... Mais voilà, ce jour même j'ai déclaré à Jacqueline que le « ce que femme veut, Dieu le veut » n'était vrai que pour elle. Alors comme c'est elle qui a lancé cette idée de l'histoire de Bonne Maman je ne peux, par mes actes, démentir mon affirmation et je m'exécute.

Il est logique, quand on raconte l'histoire d'une personne de commencer par la faire naître. Je vais donc, au moins au début, me conformer aux usages, quitte, par la suite, à vagabonder pas mal car je ne me vois guère suivre, comme on dit, « le fil de ma vie ». Ce serait bien monotone et, de toute façon, bien peu logique.

Donc c'est au matin du 3 mars 1913 que, 3ème d'une lignée qui devait compter 10 personnes j'ai fait mon apparition sur terre, très exactement à Neuilly/Seine au 45 rue de Villiers. Parisienne donc par l'état civil mais, à vrai dire, bien peu parisienne. Née de deux parents charolais (ma mère roulait les r avec un naturel qui m'émeut toujours quand je le réentends), petite fille de 3 charolais et un mâconnais, je me suis toujours classée charolaise plutôt que parisienne et cela ne va sûrement pas en s'atténuant. Née un peu précocement au gré de ma mère (mon frère aîné avait tout juste ses 3 ans) et mal inspirée d'être une fille quand on attendait un garçon ma venue n'a pas déclenché une grande joie, et pour comble, ma mère a eu une hémorragie sérieuse qui a fait très peur à son entourage.

Pourtant j'arrivais, m'a-t-on raconté par un radieux et précoce printemps. Dans le Charolais les violettes étaient fleuries. Précocité très rare qui peut être interprétée comme le signe de ce que l'on voudra : symbole de l'humilité et de la modestie de celle qui naissait au milieu des violettes ? Ou signe que les contraires coexistent toujours ? Vous en jugerez...

D'ailleurs pourquoi les deux interprétations ne seraient-elles pas valables ? Depuis que nous faisons du yoga nous savons bien qu'un état n'existe que par rapport à son contraire : il n'existe une droite

que parce qu'il y a une gauche, un haut que par rapport à un bas et le yoga c'est l'unité à réaliser entre ces contraires. Alors, modestie et orgueil, cela me semble très plausible, et très juste.

Mais revenons au nourrisson qui vient d'arriver ; l'hémorragie interdit l'allaitement maternel et voilà que l'on cherche une nourrice, dans le Charolais bien sûr. Et Benoît Fayard, parti à la recherche de cette perle précieuse m'a souvent raconté qu'il avait vu, le 5 mars, un autre signe de printemps chaud et précoce : une vipère qui se réchauffait béatement au soleil. Voyez-y un autre signe si vous voulez...

De ma « nounou » je n'ai gardé aucun souvenir, naturellement. Je sais seulement que, assez rapidement, elle a du donner quelques biberons et qu'un jour, au Rêve, dans l'office où s'étaient toutes les jarres de lait frais et de crèmes, depuis la tout fraîchement écrémée jusqu'à celle qui va servir à faire du beurre, elle s'est trompée de jarre et m'a donné un biberon de crème que j'ai beaucoup apprécié... Sur ce sujet je n'ai guère changé !

Il paraît que, ma nounou et moi, nous nous aimions tendrement ce qui, de ma part, me paraît tout-à-fait normal mais qui me semble admirable de sa part à elle, quand je songe que son fils était lésé du lait dont je bénéficiais. Il me semble que, à sa place, j'aurais été hargneuse vis-à-vis de la petite accapareuse mais je sais que, des années après, elle s'intéressait encore à moi et demandait de mes nouvelles. Je crois que j'aurais bien aimé la connaître plus tard.

Née de parents charolais, nourrie de bon lait charolais, d'abord du lait de nourrice puis du lait de nos bonnes vaches que j'aimais bien boire tout bourru, fleurant bon la vache, comment ne me sentirais-je pas une vraie Charolaise ? Aussi lorsque, me trouvant en classe de 3ème, un professeur cherchant un animal caractérisant chaque élève et, pour moi, choisissant le bœuf je me suis sentie « de qualité » !

C'est aujourd'hui, pendant que j'écris, le 26 septembre, date anniversaire de la naissance de ma mère. Je ne peux entendre cette date sans songer à ce que racontait ma grand-mère, nous disant qu'à l'été 1888, lorsqu'on demandait à ma mère « Jeanne, quel âge as-tu ? » elle répondait « j'aurais 2 ans le 26 septembre » Je dois reconnaître qu'aucun de mes petits-enfants (pourtant tous super doués!) n'a parlé aussi précocement. Et (j'aurais l'occasion d'y revenir) cette précocité a été l'annonce d'une personnalité peu commune.

Si elle avait vécu 50 ans plus tard elle ne serait, très probablement, pas restée une inconnue. A 14 ans elle finissait l'année de préparation au Brevet Élémentaire, 1ère de sa classe. Mais elle était trop jeune... et on lui a fait recommencer trois fois la même année, ma grand-mère s'opposant formellement à ce qu'elle passe le Brevet Supérieur ou le Baccalauréat. « Cela ne se fait pas pour une fille » et dans le milieu bourgeois provincial de l'époque c'était vrai. Et il n'était pas question de discuter ce qu'avait décidé ma grand-mère. Sûrement cela a été pour beaucoup dans la rancœur de ma mère d'être une fille...

...

Après plusieurs mois d'interruption, me voici à nouveau devant ce cahier. Savez-vous, mes enfants, que, même pour une Bonne Maman à la retraite ce n'est pas si simple de prendre le temps d'écrire régulièrement. Déjà le courrier reste bien souvent « sous le coude ». Alors pour une prose qui ne déclenchera même pas le plaisir d'une réponse il faudrait vraiment beaucoup aimer écrire. Tel fut mon cas autrefois, « du temps que j'étais jeune » ; il n'est, pour s'en convaincre, que de voir le gros paquet de mes lettres que m'a confiées Marie-Claire (qui les a toutes gardées) pour m'aider à retracer la vie de la famille.

Pourtant c'est autre chose qui me décide à reprendre ce cahier. Tous ces mois-ci j'ai beaucoup pensé à ce que je pourrais y écrire et pris conscience de toute une richesse de souvenirs et d'enracinement dans un terroir que j'aime. Regrettant très fort qu'aucun de nos petits-enfants ne soient ainsi nourris d'une terre j'aimerais qu'ils bénéficient de tout ce patrimoine « légué par mes aïeux ».

Et aujourd'hui, enregistrant pour les aveugles le livre de Claude Michelet « Des grives aux loups », le chapitre sur la batteuse, sur « la machine à battre » comme nous disions, tous mes souvenirs

d'enfance sont revenus, si vivaces, qu'ils m'ont décidée. Chaque jour on entendait, se rapprochant de plus en plus, le long sifflement qui annonçait le début du travail. On situait « la machine » au Fichot, à la Demeurette et nous étions bouillonnant d'impatience de la voir arriver, enfin, « chez Beurdillat » car là, à 200 mètres de la maison du Rêve nous avions le droit d'aller voir, de nous saouler (d'un peu loin quand même car il ne fallait pas gêner les hommes ni risquer un accident) de toute cette poussière de paille et remplir nos yeux de la merveille de ces grains qui coulaient. La veille, à la maison, en tant que bons voisins, le four avait été chauffé et, avec le pain, on avait cuit tout un assortiment d'immenses tartes toutes plus alléchantes les unes que les autres, des brioches, des « tartouillets » une pâtisserie que je n'ai jamais revue ailleurs. C'était, me semble-t-il, une épaisse pâte à crêpe avec de la levure et cuite sur une feuille de chou. Je donnerais bien des tartelettes distinguées pour retrouver un bon tartouillet ! Ce jour de battage chez Beurdillat c'était vraiment le clou des vacances au Rêve. Car nous passions (jusqu'à ce que j'ai 12 ans) toutes nos vacances au Rêve, chez Pépé et Mémé Revillon dont ma mère était le seul enfant survivant. A cette époque il n'était nullement extraordinaire que, sur 4 enfants, il n'en restât plus qu'un seul. L'aîné était mort à la naissance, le 2^d « l'oncle André » dès les 1^{ers} jours de la guerre de 14 (le 8 septembre, chez ses parents où il avait été ramené car il était trop malade pour rester au front, et la dernière était morte à 2 ans, des suites d'une très mauvaise rougeole. Elle avait été malade bien longtemps et Jenny, la « bonne » qui portait si bien ce nom, venait tous les soirs l'embrasser, lui souhaiter une bonne nuit et lui dire « à demain ». Mais un soir, cette petite fille de 2 ans répondit tranquillement « non, Jenny, ce soir c'est « à Dieu ». Et c'était vrai. Bien souvent j'ai médité sur la maturité de cette « Petite Pauline », ce bébé de 2 ans.

Mon grand'père, son papa en a eu un intense chagrin et l'on a retrouvé dans ses papiers ce mot de Lamartine

« Un seul être vous manque et tout est dépeuplé... »

Ma mère étant donc seule survivante était toujours plus que la bienvenue lorsqu'elle arrivait en vacances, même avec toute sa « smala » comme s'amusait à le dire sa cousine Fernande, la femme de « l'oncle Georges » dont j'arriverai sûrement à reparler car c'était un joyeux luron et ses bonnes blagues ont réjoui notre enfance.

Tant au Rêve qu'à Charolles nous nous sentions chez nous ce qui ne veut pas dire que nous faisons tout à notre fantaisie, loin de là ! Dès 8 heures du matin nous devons être au petit déjeuner et, croyez-moi, pas en robe de chambre ! Entièrement habillés et astiqués, coiffés. Cela faisait de longues matinées de jeux et nous savions les occuper. Bien sûr, ce n'était pas tous les jours la fête de la machine à battre mais il était bien rare qu'il n'y ait rien pour nous attirer dans les champs : des champignons à ramasser, des « murons » à déguster (malgré la défense formelle car, par elles, les vaches pouvaient nous refiler la « cocotte » (la fièvre aphteuse qu'en sa jeunesse ma grand'mère avait contractée), la carrière (oh ! La belle terre rouge!) à gratter pour en rapporter de la terre glaise à travailler (dans l'écurie, s'il vous plaît, ou plutôt l'ancienne écurie de cheval quand elle a été désaffectée). Il y avait aussi le mois de la chasse pendant lequel nous étions les bienvenus pour rabattre le gibier. Et puis, il faut bien le dire : nous avions parfois des inventions que nul ne savait apprécier ! Par exemple la consommation immodérée que nous aimions faire des poirons et je me souviens d'une petite histoire racontée à qui voulait l'entendre par Dédée, ma sœur plus jeune de 16 mois, qui aimait assez raconter les bêtises des autres. « Un jour, disait-elle, ma Lélène était « souffri malade » et « mémé a dit qu'y fot » pas aller sous le poironnier. Alors ma Lélène elle est allée sur la route, elle a pris un bâton et pis elle a tiré les poirons, elle les a mangés et elle a été tout-à-fait tout plein malade... ». Je me souviens plus de l'histoire que de la maladie.

Il nous est arrivé aussi d'inventer mieux : les blés étaient bien mûrs, très hauts et se balançaient gentiment à la brise, dans le champ au-dessus du tennis, tout près de la maison. Quel coin merveilleux pour aller, sur un petit fourneau de poupée, y mijoter une bonne et savoureuse confiture de mûres.

Je ne sais pas qui a vu la fumée s'élever au dessus des épis mais ce que je sais bien, c'est le pincement du fouet de cheval sur nos mollets nus ! Je ne crois pas que l'idée n'ait jamais effleuré aucun des 3 grands (entre 6 et 9 ans) de recommencer... Peut-être bien que, sans cet œil observateur, aucun de nous ne serait là ! Et cela a permis à ma grand'mère de lancer un de ses refrains favoris « les plus grands sont les plus bêtes » mais nous savions si bien qu'elle nous aimait que cela ne nous troublait pas trop.

Peut-être devrais-je présenter un peu mes grands parents et les personnes qui étaient « à leur service » mais que nous aimions de la même tendresse que mes grands parents.

Puisque nous allions plus souvent chez eux et que, même, nous y avons passé au moins deux ans de notre enfance je parlerai d'abord de Pépé et Mémé Revillon, dits « d'en bas » car les autres, Pépé et Mémé (Archer) « d'en haut » habitaient à Charolles sur la hauteurs de la Madeleine.

La maison Revillon était un miracle de propreté. Tout luisait, reluisait, étincelait car Maria veillait. Dès son réveil, à 6 h du matin, elle lavait sa cuisine avant de déjeuner, puis vaquait au ménage sans jamais laisser le temps au moindre grain de poussière de trouver une place où s'installer. Vers 11 h, avant de se mettre à cuisiner elle relavait sa cuisine. Sitôt le repas fini et la vaisselle essuyée un lavage à grande eau était entrepris. Avant de cuisiner le repas du soir il eut été inimaginable de ne pas repasser un coup de serpillière. Et la journée achevée, avant de monter se coucher, soigneusement la serpillière caressait le moindre recoin. Ce qui n'empêchait nullement Maria de cuisiner finement, et d'accompagner Mémé au marché ou dans les magasins.

Mais il ne fallait pas s'aviser d'entrer dans la maison sans nous être déchaussés (nos pantoufles étaient toujours apportées près de l'entrée). Si l'un de nous s'avisait d'oublier la consigne, il était sûr de se voir lancer les terribles menaces de Maria « je vais vous mettre la tête entre les 2 oreilles » ou « je vais vous passer le bras par la manche ! » et même, le pire « je mettrai de l'eau dans votre soupe ! » Toutes ces menaces nous inquiétaient si fort par leur ton que nous n'allions même pas jusqu'à réfléchir sur leur sens !

Ma grand'mère était pleine de bon sens et de bonté. Pourtant, quelque soixante ans plus tard nous sommes choqués par certaine manière de faire avec Maria. Fine cuisinière Maria nous régalaient de bons desserts et, à tous les repas, ma grand'mère décidait si « la cuisine » aurait ou n'aurait pas part à ces gâteries. Quand Bon Papa, fiancé, est venu pour la 1ère fois à Charolles il en a été estomaqué. Alors que nous, habitués, nous ne trouvions là rien de bizarre. Pourtant le jour où, arrivant en vacances, nous avons su que Maria avait du éloigner son petit Jean parce qu'il avait la rougeole et qu'il ne fallait pas nous contaminer nous avons pensé que Mémé qui osait faire sortir un rougeoleux par grand froid manquait vraiment de respect pour lui . Elle qui avait perdu sa Petite Pauline aurait du comprendre Maria mais elle n'a pensé qu'à nous. Mais celle que j'ai admirée - que j'admire toujours - c'est Maria qui n'en a jamais voulu à « Madame », qui l'a soignée jusqu'à sa mort comme elle eut fait pour sa propre mère et l'aimait vraiment. D'ailleurs Mémé aussi l'aimait et lui a légué une maison et un jardin où Maria a pu prendre sa retraite bien chez elle avec son Benoît. Mais quand on était la maîtresse un certain état d'esprit vous envahissait. C'était moins choquant qu'à l'époque où ma sœur Denyse déclarait, lorsque j'estimais que « les bonnes » pouvaient bien, à la Guimorais, se baigner dans le même coin de plage que nous « il n'en est pas question ; elles ne sont pas comme nous, c'est triste pour elles mais c'est comme ça ! » Je n'en suis pas encore revenue après 25 ans... J'espère que Denyse a suffisamment évolué pour ne même plus se souvenir de cette déclaration de principe.

« Mémé d'en bas » avait un solide esprit de famille et c'est vraiment par elle que j'ai le plus été reliée au passé. Que de fois elle s'est donné la peine d'expliquer une parenté bien compliquée : son oncle avait épousé une demoiselle Revillon et elle-même a épousé Benoît Revillon, le petit frère plus jeune de 17 ans. Elle est ainsi devenue la belle-sœur de son oncle, la tante de ses cousins germains etc. Et quand nous lâchions pied (à vrai dire peut-être pas aussi passionnés qu'elle l'aurait désiré) elle affirmait fermement « mais voyons, ma petite fille, c'est très simple... » et elle recommençait ! Nous avons simplifié en appelant « Oncle et Tante » tous ceux qui étaient plus âgés

que nous et considéré comme cousins tous ceux qui étaient approximativement de notre âge. Et du vivant de nos grands-parents, nous avons eu vraiment beaucoup de cousins alors qu'en réalité nous n'en avons que 5 du côté de mon père et aucun cousin issu-de-germain. Mais les Doiteau, les Nouveau, les Bazenet, les Gravier, les Ducroux ont peuplé nos mémoires de quelques bonnes histoires bien pittoresques qu'il m'amusera fort de raconter.

Mémé était une excellente maîtresse de maison : tous les recoins de la maison recevaient tous les jours sa visite, elle connaissait toutes ses provisions, n'ignorait rien des restes qu'elle ne laissait jamais perdre.

Mais elle avait une manière toute personnelle de parler du travail accompli dans la maison. Maria et Geny m'ont souvent raconté qu'un soir, alors qu'elles s'occupaient de fermer les poules elles avaient vu se promener dans le jardin potager du Rêve mon grand-père et ma grand-mère. Cette dernière expliquait « ah ! J'ai bien travaillé aujourd'hui : j'ai fait toute la lessive et elle a entièrement séché ; j'ai fait cuire le pain et toutes les tartes ; j'ai fait le beurre ; j'ai épluché tous les champignons ; j'ai mis les haricots verts en bocaux... » Et Pépé de reprendre malicieusement « ah ! tu as fait la lessive, tu l'as étendue, tu as fait chauffer le four, tu as battu le beurre... » Et Mémé comprenant enfin l'ironie concluant tout simplement « puisque c'est fait, je peux bien le dire ». Maria et Geny n'en perdaient pas un mot, s'en régalaient et l'ont bien vite raconté.

Car il s'était établi, je ne sais pourquoi, une vraie connivence entre ceux « de la cuisine » et moi. Dès que j'arrivais, j'étais accueillie par un joyeux « v'là notre Hélène » dont le souvenir me fait encore chaud au cœur. C'est avec ceux-là que j'ai appris à connaître quelques étoiles : la Grande et la Petite ourse, l'anneau de la Vierge, le boudrier d'Orion... Je ne me doutais pas alors que bien des lustres plus tard je me ferai réveiller en pleine nuit par Anne Marot pour admirer Orion (il est vrai au-dessus du Mont Blanc) mais j'ai préféré l'initiation des chaudes soirées d'été au Rêve. C'est avec eux aussi qu'un soir j'ai été saisie par la plus mélodieuse chanson du rossignol qu'il m'ait jamais été donné d'entendre. Le Père François Moraillon (le mari de Geny) qui m'emmenait le savait bien et il était heureux que j'apprécie... Tous ces petits riens nous unissaient, nous unissent encore car je ne peux voir un beau ciel étoilé sans penser à ces soirées. Le Petit Prince de Saint Exupéry a raison : les étoiles, ça unit.

C'est moi aussi, et moi seule, qui ait eu le privilège d'être initié à l'art de traire les vaches. Bien sûr on avait choisi pour moi la plus douce, celle qui ne risquait pas de m'envoyer un coup de pied « en vache », tout au plus un petit coup de queue sur la figure, celle aussi qui était séparée de son veau depuis assez longtemps pour ne plus retenir son lait afin de le garder pour le légitime destinataire. Quelle agréable musique que celle du lait giclant sous le pianotement des doigts jusque dans le seau, quel beau spectacle que ce lait mousseux qui montait et quelle récompense régalande était le bon bol de lait bourru ! Je garde de cette chaleur et de cette odeur d'étable un souvenir attendri et ce n'est pas moi qui dirais d'un air dédaigneux et dégoûté « ça sent l'écurie ici ». Quelquefois même c'est l'écrémeuse que Geny me laissait tourner immédiatement après la traite et c'était un émerveillement de voir le lait se séparer magiquement en belle crème blonde et en lait devenu presque bleu. Nous allions ensuite porter les jarres de crème à l'office, bien rangées par ordre de fraîcheur. Les plus récentes étaient toute liquides tandis que les autres épaississaient jusqu'au jour où elle était prête pour la dernière étape : le beurre. Et j'ai eu droit de prendre la grande terrine entre mes jambes et de battre la crème jusqu'à ce qu'elle fasse de petits grumeaux qui, peu à peu, grossissaient, s'aggloméraient puis « prenaient ». C'est là que s'est arrêté mon apprentissage car il restait la délicate opération de l'essorage du beurre, car un beurre n'est vraiment bon et ne se conserve bien que s'il est débarrassé de toute son eau. Plus tard, pendant la guerre, quand nous avons eu une vache et une écrémeuse j'ai du inventer moi-même une technique de lavage du beurre et cela n'a probablement pas été aussi parfait qu'au Rêve. Pourtant cela nous a permis durant deux ans de n'être privés ni de lait ni de beurre et si nous avions pu la dissimuler dans notre appartement à Paris le pain des enfants eut été moins souvent sec...

C'est vraiment « Le Rêve » où se situent mes meilleurs souvenirs d'enfance probablement parce que c'est en vacances que l'on s'y trouvait, donc en grande liberté. De Charolles je garde mes 1^{ers} souvenirs scolaires puisque c'est à l'école de la Madeleine, avec les Demoiselles Capitain que j'ai appris à lire, à écrire et à compter. Dès que nous rentrions nous avions notre goûter à la cuisine puis Mémé, entièrement disponible pour nous se mettait avec nous autour de la table de la salle à manger (celle qui est maintenant à Vaux) et nous faisait faire lectures, devoirs et récitations des leçons. Ah ! ces tables de multiplication... apprises et sues sur le bout du doigt le soir elles étaient, le lendemain matin, parties avec mes rêves. C'est sûrement à la patience de Mémé, à son acharnement que je dois d'avoir fini par les savoir et même de m'être formé une excellente mémoire. Jamais elle ne s'est fâchée, jamais elle ne m'a dit que j'étais bête, jamais elle n'a manqué un jour d'être là au retour de classe ; c'est bien plus tard que je me suis rendu compte de ce que cela représentait de présence, de tendresse attentive, de patience résolue... Je crois bien que c'est près d'elle qu'une bonne part de mon caractère s'est formé et bien des années plus tard, quand mon cousin Pierre Bazenet, le poète qui s'exprimait de façon toujours savoureuse et pittoresque me parlera de « la douceur inexorable de mon Hélène » c'est sûrement près de Mémé qu'elle s'est modelée. Ce n'est guère qu'en écrivant cette histoire que je le comprends : une raisons de remercier Christophe et Jacqueline pour ce cadeau. Car il eût été bien dommage que je m'imagine jusqu'au bout (il n'est plus très loin) que j'ai été seule à forger mon caractère...

Pendant l'hiver, l'heure étant vraiment celle du soleil, il faisait noir à 4 heures et pour faire nos devoirs il fallait que Benoît allume le lustre à gaz et Maria venait fermer les volets. Le feu brûlait dans la cheminée et deux bouches de chaleur (en cuivre toujours étincelant) récupéraient un peu de chaleur. Deux autres bouches amenaient de la chaleur de la cuisinière à charbon, du fourneau plus exactement car le mot cuisinière pour un appareil n'a été connu que bien des années plus tard et j'ai même trouvé cette confusion tout-à-fait irrévérencielle pour la personne qui officie à la cuisine. Le lustre à gaz avait un manchon central et de petits manchons tout autour et c'est le lustre en argent qui est actuellement à Vaux, au dessus de la même table qu'à Charolles. Autour, transparentes à la lumière étaient pendues quelques photos sur verre (parmi les premières photos) représentant l'oncle André, ma mère, l'oncle Georges et tante Suzanne Doiteau en « biaux » charolaises c'est à dire les grandes blouses bleues que l'on portait sur le champ de foire. Je ne sais pas ce que sont devenues ces photos.

Quand les devoirs étaient finis et les leçons « fin sues » nous avons droit à une partie de cartes avec Mémé : selon l'âge bataille (mon Dieu quelle admirable patience !) écarté ou un autre jeu dont je me rappelle plus le nom (il faudra que je demande à Tante Thé). C'est en effet avec Tante Thé que j'étais à Charolles puisque ma mère nous a confiés à Mémé les uns après les autres et 2 par 2. Aux vacances de Noël c'est aussi à Charolles que toute la famille se retrouvait. Nous arrivions par le train à Paray le monial (je ne pensais pas alors que 3 de mes enfants y naîtraient). Nous arrivions transis car les trains n'étaient pas trop chauffés et la voiture à cheval nous attendait avec briques, bouillottes et couvertures pour faire, avec Benoît, les 12 kilomètres qui nous séparaient du chaud accueil qui nous y était préparé.

Pendant toutes nos premières années c'est à Charolles que se sont passés nos Noëls. Noëls tout simples (d'enfants gâtés pourtant à côté de tant d'autres) où la grande attraction étaient les papillotes et la belle orange qui garnissait notre soulier, la 1ère orange de l'année, parfois la seule... Je me souviens que je tremblais toujours à l'idée que les papillotes seraient peut-être aux pétards, ayant déjà, tout comme maintenant l'horreur de ce bruit sec au léger parfum de poudre.

Comme nous étions dans le Charolais il n'était pas question de sapin, bizarre coutume des pays de l'Est qui ne s'était pas uniformément imposée en tous pays, chaque province gardant bien son style particulier.

Je n'ai aucun souvenir de messe de minuit à Charolles et me demande si nous y allions. Par contre je me souviens des messes de minuit à St Cloud où j'aimais tant assister aux 3 messes dites l'une de minuit, la 2de de l'aurore et la 3ème du jour. Par contre j'aimais moins le réveillon trop copieux qui

nous détraquait l'estomac pour plusieurs jours. Pourtant un incident de réveillon m'amuse encore : fiancée, cette année-là, je m'étais chargée avec « Bon Papa » de la cuisine, dinde aux marrons traditionnelle et épinards. Un peu perdus dans les rêves nous avons consciencieusement (et copieusement!) agrémentés nos épinards de bon plâtre que nous avons pris pour de la farine. Si un jour vous nous entendez plaisanter sur « les épinards au plâtre » vous comprendrez. Ce sont ces petits souvenirs communs qui mettent un peu d'humour dans la vie... Mais je n'ai pas besoin de vous dire que nous avons eu notre petit succès !! C'est tellement amusant de se moquer des fiancés...

Mais à Charolles nous ne touchions pas la cuisine, nous contentant de la déguster car Maria se surpassait alors. L'après-midi nous montions chez « Mémé d'en haut », dite aussi « Mémé de la Madeleine » car son quartier qui était celui de l'hôpital, de la faïencerie et de l'ancien prieuré était situé dans les hauteurs. Pourtant en partant de chez « Mémé d'en bas » et jusqu'à la rivière il y avait une forte descente et l'on nous recommandait bien de ne pas courir dans la descente. Allez donc demander à des enfants qui vont retrouver leurs uniques cousins et les surprises toujours pittoresques de cette grand'mère originale comme aucune autre de ne pas courir... J'ai encore au genou gauche la preuve ineffaçable d'une course effrénée qui s'est terminée bien brutalement sur les pierres du chemin. Cette vilaine écorchure s'est envenimée et durant plusieurs semaines il a fallu subir des pansements, des arrachement de pansement surtout et trembler de tout mon corps à l'approche de l'heure fatidique des soins. Et tout cela sans même oser crier puisque c'était tellement ma faute... Au moins quand on me mettait des cataplasmes sinapisés je pouvais les enlever et les pousser au fond de mon lit tout en criant bien fort afin de ne pas éveiller la méfiance de ma mère qui connaissait bien ma nature douillette... Jusqu'au jour où, forçant un peu trop le naturel elle est venue vérifier si elle n'avait pas exagéré la chaleur du cataplasme... qui était un peu au-delà de mes pieds. J'ai reçu, ce jour là, autre chose que des compliments !

Nos grands-parents si heureux de nous accueillir se trouvaient un peu submergés par la vitalité de tous ces enfants tellement excités par Noël, le voyage, les vacances et la journée se terminait souvent par la prière que nous faisait dire mon grand-père (et qui n'avait rien à voir avec la « grande prière » que nous faisait réciter Mémé et où défilaient les saints, les anges gardiens et toute l'escorte de l'auguste Trinité, prière à laquelle nous ne comprenions pas grand'chose, sinon qu'elle était bien longue)

Celle de Pépé nous comblait davantage par sa simplicité et sa brièveté car après avoir dit « Au nom du père, de la mère, des enfants, quand y en tant on les fout dans l'étang » il n'y avait plus qu'à aller se coucher.

Parfois, les soirs de fête, on entendait « au violon » c'est-à-dire dans une espèce de cachot situé au bas de la Tour du château de Charles le Téméraire, tour dont le pied tombait dans le jardin des grands parents Revillon, les brameurs de quelque ivrogne ramassé dans la rue et mis au calme sur la paille : pour nous, bruyante incitation à ne jamais boire « un coup de trop » ; pour les adultes quelques insomnies...

Mais il est un de ces Noëls à Charolles qui fut bien triste et qui marque mon premier vrai chagrin. Cette année-là Pépé Revillon étant malade nous avons dormi à la Madeleine et nous amusions de tout cœur au réveil du 26 Décembre en sautant sur nos lits pour nous livrer à une bonne bataille de polochons quand mon père est entré pour nous annoncer que ce grand-père que nous aimions tant venait de mourir. Nous sommes restés figés sur place. Il y a plus de cinquante ans que cela s'est passé et reste toujours aussi vivace ce sentiment de voir disparaître un personnage exceptionnel de bonté, de droiture, de tendresse. Ce grand-père, mort l'année des 12 ans de son « Panier de chats » a marqué ma vie à tout jamais. Je suis assez proche de la fin pour pouvoir dire que réellement il a influencé ma vie entière.

Petits-enfants qui demandez parfois pourquoi des posters représentant des chats dans un panier se retrouvent sur plusieurs murs, c'est que Bon Papa qui sait bien ma tendresse pour mon grand-père, me rappelle gentiment le surnom qu'il m'avait donné, non d'ailleurs sans un petit brin de taquinerie

car des petits chats c'est tout doux à caresser mais aussi... ça griffe et ça mord ! Et c'est tout à fait vrai que je mordais avec vigueur quand je me disputais avec mes sœurs... Je n'en suis pas très fière maintenant mais je suis bien obligée de reconnaître la vérité, la double vérité de mon surnom.

Mon grand-père aimait bien nous donner des surnoms « gros Mimi », panier de chats, mouton blanc, lapin gris, Maribas (un astronome) et Dempset (un boxeur). Seule Tante Thé n'a pas été dotée d'un surnom, ainsi, bien sûr, que les 3 derniers, trop petite ou pas encore nés quand il est mort. Ce grand-père mort à 75 ans sans jamais avoir été malade était droit comme un i, très distingué, toujours courtois et d'une grande correction de langage. Quand il en arrivait à lancer un « sapristi » nous savions qu'il n'y avait plus qu'à bien se tenir. Se présentant toujours dans une tenue très correcte, il détestait le laisser-aller et exigeait que tous ses petits enfants, en vacances, soient au petit déjeuner à 8 heures au plus tard, habillés, lavés et coiffés. Il ne nous serait pas venu à l'idée de protester.

C'était fort amusant de le voir avec ma grand-mère qu'il aimait tendrement mais taquinait avec beaucoup de plaisir. Autant lui-même était fin, nuancé, autant Mémé était la femme des déclarations péremptoires et des affirmations sans réplique. Il me souvient que ma sœur Denyse, dès 2 ans, ne voulait plus faire la sieste et Mémé de proclamer bien haut « Je vais bien vous la faire dormir, moi ! » et d'emmener la fille dans sa chambre dont elle ferme soigneusement les volets. Lorsqu'elle les ouvrira 2 heures plus tard en lançant un sonore « eh bien ! Je l'ai bien fait dormir ! » elle fut accueillie par un bon éclat de rire car elle-même avait si bien ronflé dans son fauteuil qu'elle n'avait pas entendu Denyse qui n'avait même pas passé 10 minutes dans son lit et avait réussi à sortir de la chambre sans réveiller sa grand-mère...

Mais ce genre de déconvenue ne l'empêchait pas de se lancer à fond, parfois sans savoir pourquoi elle fonçait. Un jour, en auto, nous avons eu une grosse émotion : un cycliste, débouchant sur la gauche, était passé devant la voiture conduite par Benoît qui ne l'avait évité que de justesse. Tous les occupants s'étant mis à invectiver le malheureux cycliste, Mémé hurlait plus fort que les autres « Imbécile, fou, idiot » puis, se calmant tout à coup demande ingénument « qu'est-ce qu'il a fait ? » L'éclat de rire l'a surprise...

Le jour où mon père est venu en auto pour la première fois, elle a nettement déclaré que « jamais un voiture n'entrera dans la cour du Rêve » mais deux ans plus tard il y en avait une qui lui appartenait. Quand ma mère a commencé à conduire, elle s'est farouchement opposée à une telle initiative et descendant à « l'Embouche » pour déjeuner chez Tante Gravier elle monte dans la voiture de mon père. Seulement ce gendre conduisait bien vite et aimait bien affoler ses passagers et dès son arrivée chez Tante Minette, Mémé prend ses précautions pour le retour en déclarant avec la même détermination qu'au départ, pour le contraire : « Jeanne, je remonte avec toi »... Elle était incorrigible mais si bonne avec nous que, tout en riant, nous ne nous moquions pas d'elle. Toujours elle nous voyait avec des yeux de grand-mère, c'est à dire indulgente, compréhensive, bienveillante. Une remarque est restée à jamais gravée dans ma mémoire : un jour, à table, ma sœur Suzanne (dite Zonzette ou Pichenette) avait fait je ne sais plus quelle bêtise et ma mère dit à Mémé qui était près d'elle « mais enfin gifle la » et Mémé de poser d'un ton très doux cette ineffable question « est-ce que je tape, mon petit chou ? » Quand parfois on me trouve un peu indulgente pour mes petits enfants cette délicieuse interrogation me revient en mémoire.

Ce pittoresque nous amusait fort mais il ne serait venu à l'idée d'aucun d'entre nous de nous moquer vraiment d'elle. On pouvait comme Henri Nouveau lui réciter le plus gentiment du monde un compliment de fête ainsi tourné « Ma Tante, t'es vieille, t'es vilaine, t'es méchante mais j't'aime bien tout de même et j'te souhaite une bonne fête » sans y mettre la moindre intention malveillante. L'oncle André et ma mère qui avaient suggéré cette formule au petit gamin aimaient vraiment leur mère et cette mère le savait si bien qu'elle se laissait taquiner et riait la première de telles déclarations.

Il faut dire d'ailleurs que les changements se multipliaient à une allure tellement vertigineuse que ma grand-mère pouvait s'essouffler à les suivre sans être anormale. Lorsque ma mère avait appris à

conduire (elle habitait alors le Nord) des gamins s'étaient interpellés, absolument interloqués « ve cherif gueule of c'te femme » (viens voir la gueule de cette femme) : au volant!! Mes grand parents ont vu les premiers vélos, les premiers becs de gaz, les premiers trains, l'électricité, le téléphone, le télégraphe, les autos, les avions. A ce défilé impressionnant d'inventions nous n'avons ajouté que la télévision, les fusées interplanétaires et ... la bombe atomique ! Comment ne pas marquer un recul devant chaque invention ? Ce n'est que petit à petit que mes grand parents ont adopté tous ces bouleversements et, au Rêve, j'ai encore connu le temps où nous allions nous coucher en emportant notre lampe Pigeon ou, si l'on était plusieurs dans la chambre, une lampe à alcool avec un grand manchon qui éclairait somptueusement. J'ai vu installer, tant à Charolles qu'au Rêve l'eau sur l'évier et tous les jours pour la toilette nous allions tourner la manivelle du puits pour remplir nos brocs. Le chauffage central n'existait pas mais les soirées fraîches de la fin de l'été nous voyaient partir avec un cruchon sous le bras ou une brique brûlante enveloppée dans un torchon qui nous empêchait de nous brûler. Le dimanche nous allions à la messe à Chassy dans le break et le roi n'était pas notre cousin ! C'était bien plus drôle que l'auto à laquelle nous étions habitués chez nos parents ! Et l'on profitait de tous les détails de la route.

Le téléphone, lui, avait été très vite adopté et mes grand-parents appréciaient très fort d'avoir des nouvelles rapides et régulières de ma mère qui téléphonait toutes les semaines et écrivait deux fois chaque semaine. Cela me fait rêver, je l'avoue : avec 7 enfants je ne reçois pas deux lettres par semaine ! On ne craignait pas d'écrire à l'époque où mes grand-parents étaient jeunes. Lorsqu'il était notaire mon grand-père embauchait un clerc supplémentaire pendant tout le mois de Décembre pour écrire les cartes de vœux du notaire et pendant tout le mois de Janvier pour répondre aux cartes reçues. On croit rêver... Ces détails ont profondément changé même la vie affective. Un téléphone fait plaisir, bien sûr ; on se sent tout proches et puis quand on raccroche on se sent désemparé, vide, dépouillé. Une lettre ça se lisait, se relisait, se méditait ; les petits détails de la vie quotidienne y prenaient tout leur relief et toute leur importance ; on sentait l'intention de vous faire participer à la vie familiale, on variait les formules qui disaient l'attention, la tendresse, la présence... Je crois bien que ce n'est pas sans nostalgie que j'ai vu disparaître la pratique du courrier. Lorsqu'un de nos enfants ou de nos petits enfants « prend la plume » nous y sommes d'autant plus sensibles... Curieusement ce sont les amis qui écrivent davantage : il est vrai que, eux aussi, sont de la génération du courrier...

Par mes grand-parents j'ai donc été plongée en plein dans cette vie qui paraît à nos petits enfants absolument pré-historique . Et ce n'est pas seulement la vie matérielle qui était différente, c'est tout un contexte de vie où bien des énigmes non résolues créaient une atmosphère de mystère, une ouverture au surnaturel qui, parfois, se teintait de naïveté et de superstitions.

Une petite aventure dont j'ai été le « héros » et qui me fut contée ne serait plus pensable aujourd'hui. C'était en 1914 ou 1915. La guerre faisait rage et les hommes étaient sur le front. J'étais couchée dans un lit de bébé, dans une chambre au fond du couloir et ma grand-mère veillait avec Geny et Maria dont les maris étaient à la guerre. Tout à coup les 3 femmes entendent des coups sourds et réguliers et pensent que c'est moi qui m'agite dans mon berceau. Mais Maria me trouve profondément endormie. Les coups reprennent : Jenny s'en inquiète et me trouve, à son tour, plongée dans un profond sommeil. Alors elles s'affolent : « ce doit être un de nos soldats qui demandent nos prières... » Ma grand-mère part chercher son chapelet dans la chambre où je « dormais » ; mais voilà, elle avait des pantoufles à semelle de feutre et, ne faisant aucun bruit, elle me trouve tapant consciencieusement le mur avec mon pied d'un mouvement régulier et rythmé. Ce jour-là le mystère fut éclairci et, si le chapelet fut dit quand même ce fut dans la sérénité. Mais combien de fois ces petits événements sont-ils restés inexplicables et, joints à une mentalité vulnérable ont-ils créé une pesante angoisse ?

Et il faut bien reconnaître que les phénomènes naturels eux-mêmes étaient bien plus souvent qu'aujourd'hui déconcertants . Comment explique que la foudre tombant sur une pile d'assiettes ait cassé la 1ère, la 3ème, la 5ème et tous les numéros impairs, laissant intactes toutes celles qui, dans

la pile, avaient un numéro pair ? Il était plus simple de voir la foudre tomber dans la « casse » (poêle) de mon arrière grand'mère qui faisait des crêpes. Cela au moins, était net et clair mais je ne vois toujours pas ce qui peut expliquer le mystère des assiettes.

Dans ce monde plein de mystère, la mort avait sa place, une place naturelle, logique. Souvent on nous racontait des histoires vraies, vécues par des gens que nous connaissions bien. C'était le Père Jeanpierre qui était mort dans la nuit et sa femme qui racontait tout simplement que, pris d'angoisse, il avait demandé de la lumière. La mère Jeanpierre avait donc allumé la lampe Pigeon mais au bout d'un moment elle lui avait déclaré « Dis donc, vieux, la lumière y coûte cher et puis qué qui t'fait ? Ren ! Eh ben je la tue » Et elle l'avait « tuée », le laissant mourir dans le noir... Mais c'était vrai qu'elle ne pouvait se permettre aucune dépense somptuaire, la brave mère Jeanpierre qui vivait du lait et des fromages de ses chèvres qu'elle emmenait paître au bord des routes, dans les fossés et les haies tout en filant sa quenouille (c'est elle qui m'a appris à filer : saurais-je encore faire?)

C'est aussi l'histoire de ce vieux qui disait à son frère « Te dis que t'vas pas meuri ; mais si qu'tu vas meuri. Et pis not père s'est confesti, notre mère s'est confetsi, eh ben tu vas te confetsi aussi. J'vas chercher l'curé » Et il s'est « confetsi » et il est mort. Tout comme mon arrière-grand-mère Ducroux qui dit à sa fille (ma grand'mère Revillon) « ma petite fille tu vas quand même pas me laisser mourir comme un chien. Va chercher le curé »

Les mensonges dont on entoure les mourants semblent bien fades devant ces attitudes de vérité, de loyauté, de grande simplicité. Je souhaite très fort que la tendresse des miens ait autant de noblesse...

FIN